

Amie BAROUH

Les Êtres Lieux 23.06–01.10.2022
Maison de la culture du Japon à Paris
commissaire de l'exposition | Élodie Royer

«Cinéma, cinéma vérité...» Ces mots scandés dans *Contre-Chant*, l'installation vidéo d'Amie Barouh produite pour l'exposition, résonnent avec sa démarche d'artiste et de cinéaste, née en 1993 à Tokyo, d'un père français, compositeur et parolier, et d'une mère japonaise, artiste, Pierre et Atsuko Barouh—précision biographique qui a son importance nous allons le voir. Les films expérimentaux d'Amie Barouh, entre documentaire et fiction s'il faut les situer, s'intéressent souvent à des personnes vivant en marge des flux quotidiens, sociaux et économiques d'un territoire. Elle filme ses personnages comme si elle cherchait à capter en eux une vérité dans le simple fait de les raconter, et à travers eux, l'épaisseur des lieux qu'ils habitent. Pour elle, il s'agit «d'approcher des mondes qui l'interpellent par leur différence avec le sien». C'est là toute l'ambiguïté de *Contre-Chant* conçu à partir de films de famille tournés par son père de 1988 à 2010. Ces images surgissant de son enfance apparaissent de la même manière: comme un territoire à défricher. «Souffler la poussière, nettoyer les têtes de bande, insérer la cassette, rembobiner... Ce sont les rituels qui me permettent de m'y retrouver dans les piles de vidéos que mon père m'a laissées après sa mort. Une archive d'environ mille cassettes mini-DV, Hi8 et VHS qui n'a jamais été touchée. Leurs étiquettes délavées sont écrites à la main: Paris/Tokyo—ça va, ça vient — Vendée. Il a filmé tous les événements aussi importants que banals de nos vies. Ma démarche avait débuté par une envie de me réconcilier avec mon enfance.»

Le résultat, un montage d'une vingtaine de minutes présenté sous la forme d'une installation vidéo, qui vient prolonger l'expérience du film par des jeux d'espaces, de reflets et de lumières, intégrant activement le public. En voix off, le récit d'un rêve fait par la mère de l'artiste, raconté au travers d'une conversation téléphonique, dans lequel son mari est apparu vivant: «J'ai fait un rêve [...]. C'était quand Pierre était jeune. [...] Quand je me suis réveillée, je me suis dit: Pierre est vivant! Quand je le vois dans mes rêves, il est en forme... Si dans mon rêve, il est réel, alors c'est la réalité.» À ces mots, *Contre-Chant* change presque de statut. Il n'est plus un film monté par Amie Barouh sur son père, mais un film pensé, cousu avec son père au présent, devenant un de ces films d'archives ayant le pouvoir de parler de choses universelles: la famille, l'enfance, l'héritage, la mort, la création, la croyance. Car si le cinéma a cette faculté de parler de notre relation avec le réel, *Contre-Chant* nous montre comment cette relation est aussi remplie des fictions que l'on y met, que ce soit par le fait d'être visité en rêve par une personne comme d'être habité et construit par les liens qui nous relient aux autres. «Il y a ceux qui rêvent les yeux ouverts. Et ceux qui vivent les yeux fermés...» [1] fredonne Pierre Barouh.

Les voix s'enchevêtrent, les temporalités se chevauchent, les lieux se multiplient—une école à Cuba, les rues de Tokyo, une plage à Rio de Janeiro, l'intimité d'une maison partagée avec des poussins, des chats, des chiens... Une perte de repère recherchée par Amie Barouh tant dans le montage que dans la mise en espace du film projeté sur des miroirs qui viennent étirer, voire déplacer l'expérience physique du film dans un ailleurs, faisant aussi écho à la notion d'Aleph, évoquée en voix off.

L'Aleph fait ici référence à l'opéra *Le Kabaret de la dernière chance* écrit par Pierre Barouh en 1996, mais aussi à la nouvelle éponyme de Jorge Luis Borges. On y retrouve les thèmes de prédilection de l'auteur argentin: la métaphysique, les labyrinthes, l'infini, l'immortalité. Borges, narrateur, y échange avec un ami, qui ne veut pas quitter sa maison car se trouve «sous la salle à mangen», dans la cave, un Aleph: «l'un des points de l'espace qui contient tous les points, [...] le lieu où se trouvent, sans se confondre, tous les lieux de l'univers vus de tous les angles» [2]. Borges, intrigué, obéit aux «ridicules instructions» de son ami [3] pour y parvenir et le voit. Bien que semble-t-il limité par le langage pour exprimer son expérience «comment transmettre aux autres l'Aleph infini que ma crainte mémoire embrasse à peine?» [4], il tente de décrire de façon successive l'infinité d'évènements et de lieux, d'objets et de personnes superposées qu'il voit dans l'Aleph en un instant. «Je vis la mer populeuse, l'aube et le soir, une toile d'araignée argentée [...], je vis des yeux tout proches, interminables [...] je vis tous les miroirs de la planète et aucun ne me refléta. [...] je vis mon visage, je vis ton visage. J'eus le vertige et je pleurai, car mes yeux avaient vu cet objet secret et conjectural, dont les hommes usurpent le nom, mais qu'aucun homme n'a regardé; l'inconcevable univers.» [5]

Par la superposition à l'image de lieux, de visages, de souvenirs, et par aussi l'emprunt de quelques chemins métaphysiques, *Contre-Chant* s'inscrit dans la poursuite de cet inconcevable univers, bruisant entre différents états de réel; d'un lieu-source bien qu'immatériel légué par un père; d'un lieu où s'invente et se traduit une vie et sa magie.

texte — Élodie Royer

[1] Pierre Barouh, *Le Kabaret de la dernière chance*, paroles de chanson, 1992.

[2] Jorge Luis Borges, *L'Aleph*, Paris: Gallimard, 1949, p.203.

[3] Celui-ci lui indique que pour voir l'Aleph, il doit se rendre dans la cave, se coucher au bas de l'escalier, attendre que ses yeux s'habituent à l'obscurité et regarder fixement la dix-neuvième marche.

[4] Jorge Luis Borges, op. cit., pp. 206–207.

[5] Jorge Luis Borges, op. cit., pp. 208–209.

—
salle principale | la galerie
28, rue de Thionville
75019 Paris
+33 9 72 30 98 70 | +33 6 10 22 93 65
gallery@salleprincipale.com

—
www.salleprincipale.com